

TRAITÉ DE LITTÉRATURE

— J'écris pour les autres, comme je voudrais que les autres écrivent, s'ils écrivaient pour moi...

— Je veux que la phrase suive la pensée ; qu'elle ne plonge pas un poignard dans un sein, pour m'expliquer, après coup, que ce poignard sortait d'une gaine et que cette gaine était rouge.

— Pesez chaque mot et le placez juste où il faut. Avant, il n'a pas encore de force ; après, il arrive trop tard, et s'essouffle, inutile. Tel a déjà sorti sa pensée au complet, qui en est seulement à la moitié de ses mots.

— Je veux ma phrase sans artifice, mais nue et vivante, debout sur ses pieds, le visage à sa place, avec des seins qui bougent, des muscles qui jouent, et même, mon Dieu oui, un trou de cul, puisqu'il en faut.

— «Il faut du rythme», dit-on, et le métronome dans l'oreille, on aligne des mots, que les autres écouteront en battant la mesure. C'est tout au plus de la mauvaise musique. Une phrase qui, d'un pas égal, pose les pieds où il faut, pour arriver où elle doit, écoutez comme elle marche ! Elle marche avec rythme.

— On écrit, on veut dire quelque chose, et avec tout ce que l'on peut de faux bijoux, de loques et de fard, on cache ce que l'on voudrait montrer. Je demandais une idée qui vive : on me sert un mort sous une chape.

— Des images ? Elles sont dans ce bois où vous êtes passé ; là dans ce coin de ciel que vous donne la fenêtre ; plus près de votre chambre ; plus près encore, sous votre chemise, dans votre propre chair.

— Ne pas peindre : faire voir. Souvent un mot suffit.

— L'homme est un animal qui remue beaucoup sa chair. Un homme reçoit une bonne nouvelle. Vous écrivez : «Il est content.» Je veux bien le croire, mais je ne le vois pas. Vous précisez : il empoigne à la taille une chaise et se met à danser. A la bonne heure ! Je le vois, mon esprit joyeux danse avec lui.

— Celui-ci est furieux : il devient rouge, ou blanc, ou jaune. Il roule les yeux, puis les ferme ; il fait aller ses mâchoires, s'ouvrir ses bras, agir ses poings ; il fronce les sourcils, marche jusqu'au bout de la pièce, revient à l'autre bout, jette un coup de pied à son chien, une taloche à son fils, une gifle à sa femme. Mais dans tous ses gestes, il en est un qui pense. Psychologues, montrez-moi CE geste : je les verrai tous.

— Vous parlez, chère Madame, d'une mère qui soigne son enfant. Vous voulez m'émouvoir ; vous écrivez : «Cette mère regarde les symptômes du mal qui ronge son enfant.» Non, Madame ! Cette femme se fout de ce mot : «Le symptôme». Elle souffre ; à son enfant, elle tâte le front pour sentir comme il brûle ; elle lui palpe les mains qui sont moites, elle écoute s'il respire mieux que tout à l'heure, ou moins bien. C'est cela qu'il faut tâcher de dire.

— Penser grand, ce n'est pas penser d'un héros, ni haut d'une montagne, ni beau d'un tas d'or. Penser grand, haut et beau, c'est penser juste, loin, et, s'il se peut, nouveau. Ensuite le dire, comme on le pense.

— Il n'y a pas de mots nobles : il y a le mot juste. Un homme qui pisse, — pisse. A moins que ce ne soit un hydropique : celui-là se vide la vessie... Car il y a la nuance.

— Parce que dans mon récit, quelque chose pourrait choquer une bigotte, irai-je y coller un mot en feuille de vigne ?

— Vous avez du talent. Le mettez-vous au service de tel parti ? Non ! Alors de tel autre ? Pas davantage. Cher monsieur, comme vous «galvaudez» votre talent.

— Tel, en ses vers, couche dans un *cubicule* sa maîtresse qui serait beaucoup mieux dans un lit. Tel, pour faire grand hisse ses héros sur le cheval d'Alexandre ou l'éléphant d'Annibal ; je préfère Jésus, humblement sur son âne.

— La mer tout entière, le ciel avec ses étoiles, l'Himalaya et ses glaces, donnez-les à ce pauvre, qu'il ait, au moins, quelque chose, dans le trou qu'est son œuvre.

— Celui-ci ne s'intéresse qu'aux héros d'exception : géniaux, divins, gonflés de sentiments sublimes. Mais si humble soit-il, comprendre que chaque être est précisément à l'exception des autres et saisir la nuance, il ne le peut. C'est trop subtil.

— Se réfugier hors de la vie dans le Rêve ? Regarder la vie en face, oui. L'aimer, si elle est bonne ; cogner, si elle est mauvaise, ou bien la posséder et s'en saouler jusqu'au rêve.

— Vous n'êtes pas de mon avis ?... Je l'espère bien.

André Baillon

Le Thyrsé, XVIII, 1921, p. 130-132.

LES MYRIADES

Librairie ancienne
et moderne

Livres d'art et d'histoire
Belgicana
Auteurs belges
Editions originales
Livres illustrés

CATALOGUES PERIODIQUES
A PRIX MARQUES
SUR DEMANDE

BOUTIQUE D'ART ET DE LOISIR

Exposition permanente d'artistes belges et étrangers

Ouvert du mardi au samedi inclus, de 10 à 12h.30
et de 14 à 18 h.30. Fermé dimanches et lundis.

197, avenue Georges Henri (Square de Meudon) 1200 Bruxelles
Tél. 02/770.55.79